

Brina Svit

Coco Dias
ou La Porte Dorée



folio

Brina Svit

Coco Dias
ou
La Porte Dorée

Gallimard

Brina Svit est née à Ljubljana, en Slovénie. Ses deux premiers romans sont traduits du slovène. *Coco Dias ou la Porte Dorée* est son troisième livre écrit en français.

*Si je fais du cinéma, c'est parce que je ne
sais pas danser...*

BERNARDO BERTOLUCCI

*Je ne croirais qu'à un dieu qui saurait
danser.*

FRIEDRICH NIETZSCHE

1

« Si tu écris sur moi, je t'apprendrai à danser », dit-il de but en blanc, à la fin de notre deuxième tango, dans une petite pièce rectangulaire donnant sur un jardin à la française. J'ouvre les yeux. Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de danser les yeux fermés, ainsi j'entends mieux la musique, je sens mieux le sol sous mes pieds ; et puis toutes les danseuses inspirées à Buenos Aires dansent les yeux fermés. Je ne prétends pas être une danseuse inspirée, non, loin de là, tout au plus un écrivain inspiré, et encore pas tout le temps, ça va de soi... J'ai donc ouvert les yeux. Il me regarde, lui aussi. Un petit homme au visage d'enfant, yeux espiègles ou méfiants, ça dépend, qui se teint les cheveux. Il s'appelle Coco Dias. C'est un danseur de tango, un maestro. « *Un maestro de los maestros...* », avait murmuré un Argentin à côté de moi quand il était entré au Latina, il y a quelques semaines, à deux heures du matin. « Tu devrais prendre un cours avec lui,

comme ça, tu vas voir ce que ça veut dire, un Argentin qui danse le tango... », avait-il encore ajouté. C'est ce que j'ai fait. Je lui ai demandé un cours particulier. Ce n'est pas vraiment dans mes habitudes de me payer des cours particuliers, je cours toujours après l'argent, moi... Mais j'avais envie, qui sait pourquoi, de « faire » quelques tangos avec lui, toute seule, je veux dire lui et moi ; parfois on fait des choses qu'on ne comprend qu'après. Et puis c'était un moment de ma vie où je commençais à danser sérieusement. Je ne sortais pas sans avoir une paire de chaussures de tango sur moi. Il faut s'imaginer une femme — fausse rousse, bouclée, plutôt bien roulée — qui, le matin avant de sortir, met ses chaussures de danse dans son sac. Je les embarque même en voyage, à Lyon, à Marseille, à Montréal, au cas où le soir, après le travail, j'aurais envie de danser quelques tangos. J'en ai trois paires : les vieilles rouges, bien tenues avec une bride croisée sur le devant, un talon de sept centimètres, les premières que j'ai achetées, il y a trois ans à Paris, dans une boutique sombre et ringarde au fond d'une cour, rue de Charonne ; toute une histoire que je ne vais pas raconter ici. Les vertes, même hauteur de talon, assez chics, mais confortables, ouvertes derrière, à porter pieds nus... Puis les noires, attention, vertigineuses, en velours doublé cuir, très sexy, talons aiguilles de neuf centimètres et demi, ouvertes derrière et devant,

Comme il faut, avec la majuscule, parce que c'est une marque, et à ne mettre qu'avec de très bons danseurs, ceux qui ne marchent pas sur tes pieds et qui savent te prendre dans les bras comme il faut, avec la minuscule.

Je jette les yeux sur mes chaussures vertes. Les siennes sont noires, lacées, avec un talon exagéré pour un homme.

— Alors ? dit-il.

Je hausse les épaules. Je sais danser, que s' imagine-t-il... Je suis moitié française, moitié je ne sais pas, je ne vais pas me mettre à raconter l'histoire de ma mère, adoptée à la naissance, ne connaissant pas ses origines, en tout cas je ne crois pas qu'elle fût d'Amérique latine, même de la très européenne Buenos Aires, non, non... Je n'ai donc pas de sang argentin comme lui, même pas un quart, même pas un huitième, rien, rien du tout, je n'ai jamais fait de danse classique, je ne suis plus toute jeune, je ne suis pas particulièrement douée, mais j'ai une vraie histoire avec le tango. Quand j'y suis allée pour la première fois — une petite milonga de rien du tout à trois rues de la mienne — c'était juste pour voir. Voir s'il y avait affinité. Il y a eu affinité ; affinité immédiate, coup de foudre, compréhension mutuelle. Il y en a toujours, beaucoup. Et puis je sais danser. Pourtant au début ça n'allait pas. Je suis passée par toutes sortes de doutes, découragements et humiliations. Il faut imaginer un cours collectif,

une trentaine de personnes en rond, et moi au milieu, comme à l'école, avec le prof qui me dit pour la troisième fois de suite qu'il ne comprend pas pourquoi je n'y arrive pas, c'est pourtant simple, cet enchaînement de pas, gauche, droite, pivot, gauche... très facile même, tout le monde l'a fait sauf moi, et puis j'ai un problème dans le tour à gauche, je soulève le pied au lieu de glisser sur le sol, sans parler du fait que je me tiens trop droite, je suis raide dans le bassin et mal latéralisée... Mal quoi ? Un jour, j'en ai eu marre, j'ai emprunté de l'argent et je suis partie pour Buenos Aires. Là-bas, j'ai rencontré un vieux *milonguero*, Bernardino, qui ne parlait pas du tout le même langage. Il me prenait dans les bras, il me serrait contre lui, franchement, fermement, fraternellement... Tu vois, c'est ça, le tango, *muchachita*, me disait-il à l'oreille. C'est l'*abrazo*... Tito Morales, plus jeune, plus beau, plus intéressé aussi que Bernardino, m'a appris à marcher, à allonger les pas, à poser mes pieds par terre, à caresser le sol, le tango c'est d'abord la marche, n'oublie pas, me disait-il. Pour cent pesos de l'heure, il m'a enseigné à pivoter avec mes hanches, un petit coup sec et élégant, voilà, c'est ça, tu as de belles fesses, répétait-il, alors profite-en... Il en a profité, lui aussi, enfin, on en a profité ensemble. Nous avons passé quelques après-midi inoubliables à danser dans un studio, au cinquième étage d'un immeuble en face de

Santa Rita del Perú qui veillait sur nous (et que je salue au passage, moi qui ne suis pas croyante...). Depuis mon retour, je danse avec Julian, le chauffeur de camion de Barcelone, quand je peux, bien sûr, c'est-à-dire quand il passe par Paris et gare son camion à la Porte de Vincennes. Nous nous retrouvons sur les quais de la Seine, l'été, ou au Latina, rue du Temple, là où j'ai vu Coco Dias pour la première fois. Julian est petit, robuste et stable, il a une bonne oreille, alors je peux tranquillement améliorer mes *giros*, ou dessiner les ailes de papillons avec mes *voleos*. Il y a un Uruguayen aussi, cuisinier dans un grand hôtel bruxellois, qui m'invite souvent pour quelques milongas rapides et bien rythmées. Ou Malik, mon ami de Marseille, capable de monter à Paris sur un coup de tête pour danser toute la nuit avec moi ; et quand je dis toute la nuit, c'est jusqu'au petit matin, quand nous rentrons ensemble, en regardant le jour se lever. Ou le médecin de Toulouse qui n'est pas un grand *tanguero*, non, loin de là, mais agréable à suivre, ayant quelques pas à lui qui ne sont pas faciles à déchiffrer. Et j'y arrive. J'y arrive très bien.

— Je suis en train d'écrire quelque chose d'autre..., dis-je enfin, au bout de quelques longs moments de silence. Un roman...

— Un roman ? répète-t-il avec un petit sourire narquois que je ne comprends pas, et il s'éloigne pour aller choisir un autre morceau de musique.

S'il me demandait ce que c'est comme roman, je le lui dirais volontiers. J'aime bien parler de mes projets littéraires, surtout au début, quand tout est encore possible, et aux gens que je connais à peine ; c'est comme si je prenais le pouls. Je lui dirais donc que je suis en train d'écrire un roman, crânement intitulé *Chef-d'œuvre*, c'est ça, il a bien entendu, c'est le titre. Parce que je suis malgré tout quelqu'un d'ambitieux qui ne fait rien à moitié. Alors si j'écris, si j'y passe des heures et des heures, autant le faire bien, même si je pense comme Agathe — le nom de mon héroïne, historienne d'art, spécialiste de Manet, ex-femme d'un célèbre artiste contemporain — que les chefs-d'œuvre ne se trouvent pas que dans les livres, dans les musées, dans l'art en un mot.

Mais il ne le demande pas. Ça ne doit pas l'intéresser, ce n'est pas son affaire. Il revient vers moi — il a mis un tango que j'aime bien, *Corrientes, tres, cuatro, ocho, segundo piso ascensor...* — et pose sa main dans mon dos. Il attend, il ne commence pas tout de suite. Moi aussi j'attends, forcément, c'est l'homme qui décide dans le tango. Puis il se lance enfin.

Je voudrais bien savoir pourquoi il veut qu'on parle de lui. Qui est-il ? Qu'est-ce qu'il a de singulier ? Que sait-il de la vie que les autres ne savent pas ? Pourtant si je réfléchis un peu, tout le monde veut la même chose. Tout le monde se

croit plus au moins extraordinaire, même ceux qui proclament le contraire. Je m'écarte pour le voir en face. Est-ce que lui aussi est en train de réfléchir et se poser des questions ? Non, je ne crois pas. Il ne pense pas, il danse. Il chantonne même à mon oreille. *Corrientes, tres, cuatro, ocho, segundo piso ascensor...* J'ai du mal à le suivre, je ne suis pas concentrée, je fais n'importe quoi. Alors il danse seul, tout en me tenant contre lui et m'entraînant dans la suite de ses pas et de ses figures. Il danse comme il sait danser, lui, Coco Dias. Moi je regarde la pièce nue autour de nous, le meuble avec un lecteur de musique et quelques disques, un gros lapin en peluche par terre dans un coin, l'air béat, stupide.

À la fin du cours, je lui fais un chèque. Nous changeons nos chaussures de danse pour nos chaussures de ville et quittons ensemble ce petit deux pièces au premier étage d'un immeuble des années trente, donnant sur un jardin étonnamment paisible et symétrique. Un autre jour, il me dira : c'est quand il ne se passe rien que les choses se passent. Il a souvent des phrases apparemment mystérieuses qui ne le sont pas forcément. Nous descendons vers le boulevard et nous quittons devant le métro Porte-Dorée. Quand je me retourne un instant pour le voir de loin, il a déjà disparu sous terre.

Combien de temps ai-je mis à lui dire « oui » ? Quand ai-je commencé à prendre un de mes cahiers avec moi — un cahier couleur sable avec une bande noire sur le côté — et à noter des petites choses le concernant, comme : Coco prend du thé et des biscuits l'après-midi, Coco fait toujours les mêmes erreurs en français. Coco est méfiant, naturellement méfiant, il se demande qui je suis, même s'il s'est informé sur moi (il a dû faire un petit tour sur Google : Valérie Nolo, auteur de deux romans : *Dernière interview* et *Tout droit et à deux cents à l'heure contre le crépuscule*, et d'un recueil de nouvelles : *Chroniques nocturnes* ; auteur également de quelques pièces radiophoniques dont *Entré dans ma vie par la fenêtre*). Il pense que je ne comprends rien au tango. Mais il pense aussi que je peux faire des progrès. Ou : Coco est coquet. Ou même : Coco change de chemise après le cours. Il a un tatouage sur la

poitrine : une plume. Une plume ? Est-ce vraiment une plume ?

Et surtout : comment ai-je pu laisser tomber Agathe ? Comment ai-je pu mettre de côté les soixante-dix pages de mon *Chef-d'œuvre*, un vrai roman d'initiation, même si mon héroïne principale a cinquante ans. Je commençais à la connaître, cette grande brune, austère et racée qui ressemble à Berthe Morisot. « À Berthe Morisot, moi ? » répète-t-elle, incrédule, devant un jeune homme blond au regard perçant, Claude Abakovitc, un soir lointain, dans un bar, rue des Écoles. Elle croit qu'il voit en elle, qu'il saisit d'un coup d'œil quelque chose qu'elle-même ne connaît pas ; elle ne se sent pas seulement exister dans son regard, elle se trouve belle, enfin, Berthe Morisot — Agathe va voir tous les Manet qui se trouvent à Paris — était belle, indéniablement, et Claude Abakovitc, connaisseur et sûr de lui. Elle s'inscrit en maîtrise d'histoire de l'art et devient une spécialiste d'Édouard Manet. Quand elle est enceinte de Léo, elle écrit même un essai sur lui. C'est pendant qu'elle prépare cet essai sur la nature morte chez Manet, sur ses citrons précisément, qu'elle prend l'habitude d'en disposer un peu partout dans leur appartement ; une habitude, une lubie plutôt qu'elle va garder longtemps. Presque à la même époque — ils ont donc deux enfants et ça commence à marcher pour Claude qui a raccourci son nom en Claude

Abaco — elle comprend enfin que le regard de son mari ne s'arrête pas sur les gens qu'il rencontre, qu'il ne radiographie pas leur âme, mais passe à travers sans rien voir. Claude Abaco ne s'intéresse pas aux autres, il ne s'intéresse pas à sa femme, il ne s'intéresse qu'à lui-même et à ses chefs-d'œuvre à venir, comme il appelle chaque projet auquel il s'attelle.

Mais le roman commence bien plus tard. Agathe a donc cinquante ans (en réalité, elle en a quarante-neuf, mais ça fait au moins deux ans qu'elle dit à tout le monde qu'elle en a cinquante). Ses enfants, Ninon et Léo, sont adultes, et elle vient de quitter Claude Abaco, un soir de septembre à Venise. Elle a toujours les mêmes lubies, ses citrons par exemple, qu'elle continue de disposer partout dans son appartement comme des éclats de couleur dans des natures mortes. Le même manque d'humour, Agathe prend tout au sérieux, ridiculement au sérieux, au premier degré, au ras des pâquerettes. Les mêmes peurs, peur que quelque chose se dérègle, la voiture, le lave-vaisselle, le climatiseur, le lave-linge... Mais aussi le corps, son corps à elle ; elle a peur de la ménopause, peur de perdre sa féminité, peur d'être dérégulée, en somme. Son sang se glace quand elle a un coup de chaud : et si c'était ça, si ça commençait ? Cheveux ternes, peau sèche, mauvaise humeur, mauvaise humeur, mauvaise humeur, ça veut bien dire quelque

chose. Quand un ostéopathe qu'elle consulte pour une douleur au dos lui demande si elle est ménopausée, elle rougit comme une adolescente en murmurant que non, pas encore. Elle achète tous les ouvrages qui existent sur la question : *Comment passer le cap de la ménopause, Une nouvelle vie pour la femme, Pour ou contre les hormones...* C'est dans un de ces livres, par ailleurs fortement déprimant, qu'elle tombe sur le conseil suivant : commencez à apprendre une danse à deux, le tango par exemple. Voilà la meilleure chose qu'elle va faire depuis longtemps : elle va suivre ce conseil les yeux fermés, elle va commencer à danser.

Oui, je la connais bien, Agathe. Je connais même ses interprétations de quelques chefs-d'œuvre de la peinture, un autre essai qu'elle a écrit depuis celui sur les citrons de Manet. Agathe s'est toujours intéressée à cette question. Que faut-il à une œuvre pour qu'elle devienne chef-d'œuvre ? *Les Ménines* de Velázquez en est le meilleur exemple. Qu'est-ce qui se passe dans ce tableau, qui, à l'origine, s'appelle *Le tableau de la famille* ? se demande-t-elle. Ce n'est certainement pas Velázquez qui un beau jour a décidé de faire une surprise à son roi en peignant le portrait de sa famille : c'était plutôt le roi, Philippe IV, qui a passé commande à son peintre et le peintre qui s'est exécuté. Nous voilà donc devant un portrait de la famille royale, élargie jusqu'à ce gros chien,

qui essaye de fermer l'œil au premier plan. C'est ce chien qui devrait attirer notre attention, dit Agathe. Parce que les chiens de Velázquez ont toujours les yeux ouverts, même quand ils sont couchés. Si celui-ci, le gros Iago, dort d'un œil devant nous, au premier plan, et que le nain Nicolasito s'amuse à lui donner un coup de pied, c'est qu'il ne s'agit pas du portrait officiel. Alors que se passe-t-il dans ce célèbre tableau où le peintre s'est représenté lui-même en train de peindre une très grande toile qui nous tourne le dos ? Quel est le sujet de ce tableau — anormalement grand d'ailleurs — dont on ne voit que le revers ? Et pourquoi Velázquez s'est-il arrêté de travailler, pourquoi a-t-il suspendu son pinceau et levé le regard ? Que regarde-t-il ? Le roi et la reine dont nous voyons le reflet dans le miroir ? Pourquoi cette mise en scène savante, ou encore mieux : cette fiction ? Et si Velázquez peignait tout simplement ce qui se passait pendant qu'il peignait le roi et la reine, c'est-à-dire : pendant qu'il peignait le roi et la reine, l'infante Marguerite est descendue voir ses parents, accompagnée de ses suivantes et du gros chien ? Il n'y a pas de chef-d'œuvre sans lectures multiples, il n'y a pas de chef-d'œuvre sans mystère, dit Agathe, avant de reprendre cette question qu'on s'est déjà posée avant elle : « Est-ce que nous savons qui nous sommes, est-ce que nous savons ce que nous faisons ? »